

J'étais seule, bien seule cette fois ; mais je n'étais plus en pays étranger ; j'entendais parler français autour de moi ; j'avais mon billet ; j'avais retrouvé ma bourse dans ma boîte à ouvrage, et dans quelques heures j'embrasserais les miens. Dieu soit loué ! me disais-je, je serai bientôt au bout de mes épreuves.

Non, ma chère amie, malgré que j'en eus, mes épreuves n'étaient pas terminées. J'avais l'âme pleine d'angoisses ; et cependant, cet état de trouble me paraissait doux par moments. En nous rendant au chemin de fer, il m'a demandé la permission de venir chez nous prendre de mes nouvelles. Comment le refuser ? Donc il va venir ; je connaîtrai son nom. Il a ajouté qu'il passerait quelque temps à Montréal où l'appelait une affaire très importante ; alors pourquoi ne le reverrais-je pas souvent ? Et Jules ? Eh bien ! me répétais-je, rien ne presse ; on veut me marier ; mais je saurai bien faire naître mille délais ; et puis, qui me dit que je le reconnaitrai ? C'est dans ces dispositions que j'arrivai à Montréal. Mon père et mon frère m'attendaient, je me suis jetée dans leurs bras. A la maison, nouvelle scène de bonheur attendri : ma chère maman ne cessait de m'embrasser ; mes petites sœurs avaient obtenu de veiller jusqu'à mon arrivée ; elles ne pouvaient se détacher de moi. Il m'a fallu raconter mon voyage, mon aventure, et toutes mes inquiétudes. Tu comprends que j'ai passé sous silence certains détails intimes, malgré les questions un peu sournoises de mon frère qui semblait porter un intérêt tout particulier au jeune monsieur qu'une bonne providence avait placé sur mon chemin juste au moment où j'avais le plus besoin d'aide et de protection. J'ai mis du vague dans mes réponses, ce qui a paru l'amuser beaucoup. Rendue dans ma chambre, ma chère chambre de jeune fille, je me suis jetée à genoux et j'ai pleuré à mon aise : j'avais le cœur plein ; j'ai demandé au bon Dieu de m'éclairer. Qu'allait-il m'arriver ? La fatigue, les émotions, un peu d'énervement n'ont pas tardé à me procurer le sommeil, et le lendemain je me sentis mieux.

Dans le cours de la journée, il fut question de Jules ; on l'attendait le soir même. Je manquai tout à fait d'enthousiasme ; on en eut pour moi, ce qui ne laissa pas que de m'irriter un peu. Pourquoi cette insistance quelques heures après mon arrivée, moi qui n'aspirais qu'à reprendre la vie de famille, entourée d'êtres chéris que j'étais bien décidée à gâter à force de les aimer. Je t'avoue que plus on mettait d'ardeur à chanter ses louanges, plus je me raidissais ; sans lui battre froid, je me préparais cependant à l'accueillir sans démonstration. Il me trouverait sur la défensive.

Après le dîner, auquel assistaient quelques intimes accourus pour me fêter, tout le monde se rendit au salon. Nous y étions à peine que le domestique annonça M. Jules Lefebvre ; je suis sûre que je devins toute pâle. Il entre : Devine ! . . . Je te le donne en mille . . . M. Jules Lefebvre s'avance vers moi les mains tendues :